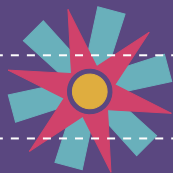


Michel Laporte



6 RÉCITS DE MÉSOPOTAMIE



jeunesse

Flammarion

Extrait de la publication



Michel Laporte

6 RÉCITS DE MÉSOPOTAMIE

En Mésopotamie, il y a plus de 5 000 ans, des hommes ont inventé l'écriture. Gravées dans des tablettes d'argile, des histoires fabuleuses prenaient forme : six sont retranscrites dans ce recueil. Partons à la découverte des cités disparues, et retrouvons les hommes, aux origines de leur histoire...

« Ce fut alors que l'Asakku s'élança pour engager le combat. Déracinant le ciel qu'il prit en main pour s'en servir de massue, il avança la tête tantôt d'un côté tantôt de l'autre, à la façon d'un serpent. Il tomba sur Ninurta, le fils d'Enlil, à l'instar d'une muraille qui s'effondre. »

Flammarion jeunesse

DÈS 11 ANS

6 RÉCITS
DE MÉSOPOTAMIE

MICHEL LAPORTE

6 RÉCITS
DE MÉSOPOTAMIE

Illustrations de Frédéric Sochard

Extrait de la publication

Flammarion Jeunesse

AVANT-PROPOS



Voici six récits presque aussi anciens que l'Histoire. Ils nous viennent de cette région entre les fleuves Tigre et Euphrate que les Grecs ont baptisée Mésopotamie et que ses habitants appelaient tout simplement le Pays. Là, il y a environ cinq mille quatre cents ans de cela, des hommes ont inventé l'écriture. Et surtout, ils ont eu l'idée de ne pas s'en servir seulement de façon pratique mais aussi pour noter les histoires qu'ils inventaient et se transmettaient oralement.

Ce sont quelques-unes de leurs histoires qu'on va découvrir ici. Mais que peuvent-elles encore nous dire alors qu'elles sont vieilles comme le Déluge et même plus ? Déjà, elles nous renseignent sur ces hommes à qui nous devons beaucoup puisqu'ils ont inventé des choses aussi modernes que l'écriture, la littérature, les archives, les bibliothèques,

les lois, l'astrologie, la roue... Elles posent aussi des questions qui demeurent d'actualité sur nos origines et notre destinée. Enfin, et c'est sûrement l'essentiel, ces histoires sont pleines de vie, de bruit et de fureur, de péripéties, de surprises, de sentiments. Ce sont de vrais petits romans d'aventures, en fait !

À l'époque de leur rédaction, le sud de la Mésopotamie, ce que nous appelons pays de Sumer, était habité par deux populations qui cohabitaient harmonieusement. Il y avait un peuple aux origines mystérieuses parlant une langue qui ne ressemble à aucune autre que nous connaissons, le sumérien. L'autre peuple, primitivement établi un peu plus au nord, parlait l'akkadien, une langue parente de l'hébreu et de l'arabe. Ensemble, ces deux populations ont créé la civilisation remarquable dont ce livre tente de donner une idée. Puis, vers 2000 avant notre ère, l'akkadien a fini par remplacer le sumérien qui est devenu une langue morte seulement lue par les lettrés et les scribes.

Une dernière chose. Il va être souvent question de tablettes dans les pages qui suivent. On s'en doute, il ne s'agit pas d'instruments pour lire les textes numériques mais de fines plaques modelées avec de l'argile fraîche. C'était le matériau que les scribes mésopotamiens utilisaient comme support à leurs écrits. Il était facile à trouver et

peu coûteux mais demeurerait très fragile, ce qui explique que beaucoup des tablettes qui nous sont parvenues sont partiellement effacées ou incomplètes.

MICHEL LAPORTE

LES DIEUX

RÉCIT DE LA CITÉ



RÉCIT DE LA CITÉ D'URUK



LA CITÉ : Uruk

Vers 2900 avant Jésus-Christ, Uruk est la plus importante des villes de Sumer. C'est la plus vaste (peut-être 4 km² d'étendue) et la plus peuplée : 10000 habitants au moins – ce qui n'est pas rien pour l'époque. Un rempart long de 9,5 km l'entoure ; il est doté de neuf cents tours de défense, rondes ou carrées, et percé de portes fortifiées.

Certains de ses habitants, ceux qui ont appris, savent déjà lire et écrire. Cela n'a rien d'étonnant puisque, très probablement, c'est là qu'on a inventé l'écriture. En tout cas, on y a retrouvé des écrits parmi les plus anciens que nous connaissons, sur des tablettes en terre vieilles de cinq mille trois cents ans. Bien sûr, l'écriture qu'elles portent n'est

pas encore très élaborée. Ce sont plutôt des sortes de dessins (des pictogrammes) dont certains sont encore proches de ce qu'ils représentent. Ils évolueront jusqu'à devenir, au milieu du troisième millénaire, les signes abstraits de l'écriture cunéiforme (que les Sumériens nommaient simplement « triangles »).

Ville riche qui, grâce à la proximité de l'Euphrate et l'existence de nombreux canaux, commerçait avec les cités voisines et rivales, Uruk était dominée, en son centre, par deux hautes constructions. L'Eanna, la Maison du Ciel, et ce que nous appelons la ziggourat d'An. L'Eanna est à la fois un sanctuaire dédié à la déesse Inanna et une construction de prestige à l'usage des dirigeants de la cité. Au cœur d'une enceinte, sont regroupés plusieurs temples proprement dits, dont un en calcaire, une rareté dans une région où la pierre est absente, et divers bâtiments dont nous connaissons mal l'usage. La ziggourat d'An est un empilement de terrasses dont le sommet est occupé par un temple.

Tout au long de sa longue histoire, Uruk a connu des périodes fastes et des phases de déclin. Sans doute, la cité n'a-t-elle jamais été aussi puissante que pendant la première moitié du III^e millénaire. Nous possédons une liste de rois de cette période où figure le nom de Gilgamesh. Le héros de la célèbre

épopée a peut-être réellement existé. La légende lui attribue, en tout cas, la construction des murailles qui protégeaient la ville.

Encore très prestigieuse au II^e millénaire, surtout à cause du rayonnement spirituel de l'Eanna, Uruk perd néanmoins son importance au profit de Babylone qui devient « la ville » de Mésopotamie et sera, jusqu'à l'avènement de Rome, la plus grande agglomération urbaine du Monde.

Entre le III^e siècle avant Jésus-Christ et la fin II^e siècle de notre ère, Uruk connaît une dernière période de splendeur sous le nom grec d'*Orchoï*. Elle fait alors fonction de capitale annexe de Babylone, au sud de la Mésopotamie. Ensuite, la cité millénaire se dépeuple jusqu'à cesser d'être habitée.

Aujourd'hui Uruk s'appelle Warka et se situe à 270 km au sud de Bagdad, la capitale de l'Irak. L'Euphrate, qui baignait les murailles de Gilgamesh, coule désormais à vingt kilomètres de là. De la cité antique il reste un énorme tell¹ qui mesure près de 3 km de diamètre. C'est désormais le domaine des archéologues : les fouilles, d'abord clandestines, ont commencé au milieu du XIX^e siècle et sont très loin d'avoir mis au jour tous les trésors d'Uruk.

1. Tell : colline artificielle constituée par les ruines de bâtiments anciens.

LA PERSONNALITÉ : INANNA

Voilà, sans nul doute, le personnage le plus remarquable d'Uruk. C'est, en effet, le prestige de cette déesse et de son temple, l'Eanna, qui a permis à la cité de rester au premier plan des cités de Sumer, même quand le pouvoir est parti ailleurs.

Inanna, pour les Sumériens, était la déesse de l'amour sous ses diverses formes, aussi bien l'attribution qui pousse les humains et les bêtes à se reproduire que l'affection des parents pour leurs enfants (et réciproquement). Si elle avait la vocation de faire fusionner les opposés, elle n'était pas déesse du mariage ni déesse mère.

Les gens d'Uruk lui donnaient comme père le dieu du Ciel, An, mais partout ailleurs elle était fille de Nanna, le dieu de la Lune, et de Ningal, la Grande Dame. Elle avait Utu, le Soleil, pour frère et se trouvait associée à la planète que nous appelons Vénus (autre déesse de l'amour !).

On va voir dans le récit qui suit que, en dépit de ses attributions, Inanna n'était pas du genre mièvre. En réalité, si elle pouvait se montrer charmante et tendre, elle était aussi autoritaire et, quand elle se fâchait, devenait vindicative, violente et, même, méchante. Cela n'a rien d'étonnant quand on sait qu'elle avait aussi des attributions guerrières. En véritable souveraine de la cité placée

sous sa protection, elle avait besoin de la force militaire pour défendre les citoyens.

Dès la fin du III^e millénaire, elle s'est appelée aussi Ishtar. C'était son nom en akkadien. À l'origine, il devait s'agir d'une déesse différente, un peu plus « teigneuse » peut-être, avec qui elle a rapidement et totalement fusionné.

Tout naturellement, Inanna, qui était une déesse très populaire, a été mise à contribution dans la littérature sumérienne. Outre qu'elle intervient dans l'*Épopée de Gilgamesh*, elle est l'héroïne principale de plusieurs « histoires » : *Inanna et Bilibu*, *Inanna et Shukaletuda*, *Inanna et Ebih* et, surtout, de la plus extraordinaire de toutes : *La Descente d'Inanna*.

Il s'agit d'un poème sumérien comportant environ quatre cents vers. Nous le possédons presque en entier grâce au patient travail des spécialistes. À partir de très nombreux fragments de tablettes trouvés à Nippur, ils ont reconstitué le récit en entier, à la façon d'un puzzle. Ces tablettes dataient de la première moitié du II^e millénaire mais il s'agissait de copies car l'original a été composé plus tôt.

Le même thème a été repris en akkadien dans *La Descente d'Ishtar*, un poème composé probablement à Babylone au XVII^e siècle avant Jésus-Christ.

LE RÉCIT : LA DESCENTE D'INANNA

C'était au temps où Inanna présidait à l'amour et, plus généralement, à l'attrait qui pousse l'un vers l'autre l'homme et la femme, le taureau et la génisse, le bélier et la brebis. La belle cité d'Uruk était sa résidence principale. Elle avait pour époux le beau Dumuzi, le berger. Transportée d'amour, elle le serrait entre ses bras en répétant :

— Ma joie est grande car mon époux est digne de moi !

Pourtant, Inanna finit par trouver que son empire n'était pas assez vaste. Elle se mit à envier sa sœur, Ereshkigal, qui régnait sur le Pays des morts. Aussi décida-t-elle de se rendre dans le royaume d'où on ne revient pas.

Un jour, du haut du Ciel, elle résolut de faire descente dans l'Enfer. Elle rassembla la totalité de ses pouvoirs divins et les prit tous dans sa main. Elle coiffa un turban, le couvre-chef en usage dans la steppe, accrocha des mèches postiches à son front, s'attacha autour du cou le collier de fines perles en lapis-lazuli. Elle fixa les broches jumelles en forme d'œuf à sa poitrine, couvrit son corps du manteau divin. Elle mit sur ses cils le mascara appelé : « Qu'un homme approche ! », revêtit le soutien-gorge appelé : « Viens, homme, viens ! » Elle enfila

un bracelet d'or à son poignet et prit en main sa baguette-mesure en lapis-lazuli.

Sainte Inanna quitta la Terre et le Ciel qui est par-dessus pour gagner le Royaume d'en dessous. Elle sortit de ses temples – elle en avait beaucoup dans tout le Pays : à Uruk, à Nippur, à Kish, à Ur, à Umma, à Shuruppak...

Ninshubur, son assistante, se mit en route avec elle. Chemin faisant, Inanna lui dit :

— Quand je serai en bas, si tu ne me vois pas revenir, pousse de grands cris sur le mont des lamentations et fais battre le tambour du sanctuaire. Ensuite, lacère-toi le visage et la croupe et fais la tournée des résidences divines. Vêtue de haillons comme une pauvre, rends d'abord visite à Enlil. Dis-lui : « Père Enlil, n'abandonne pas ta fille en dessous. Ne laisse pas ton bois précieux partir en éclats comme sous la hache des charpentiers! ». Si Enlil ne t'aide pas, va trouver Nanna. Dis-lui : « Père Nanna, ne permets à personne de tuer ta fille en dessous. Ne laisse pas débiter ton précieux lapis-lazuli comme de la vulgaire pierre à bâtir! » Si Nanna non plus ne peut rien pour toi, adresse-toi à Enki. Dis-lui : « Père Enki, dieu de sagesse, ne laisse pas la jeune dame Inanna périr en dessous. Empêche qu'on mêle ton métal précieux à la saleté et à la poussière du monde d'en bas! »

Elle lui donna toutes ces instructions pour le cas où elle ne remonterait pas.

Quand elles furent arrivées devant la première porte du royaume d'en bas, Inanna renvoya Ninshubur :

— Va ! Et, surtout, n'oublie pas ce que je t'ai dit.

Sur quoi, elle heurta la porte avec le poing et, d'une voix sévère, s'adressa au gardien en ces termes :

— Ouvre-moi la porte car je veux entrer. Je suis seule et je veux accéder au palais.

— Qui es-tu, là dehors ? demanda le gardien.

— Je suis Inanna, Celle qui voyage vers l'est dans le ciel.

— Si tu es Celle qui voyage vers l'est, que viens-tu faire au Pays sans retour ? demanda le gardien.

— J'y viens parce que ma sœur aînée, la sainte Ereshkigal, vient d'avoir un enfant et se relève à peine de ses couches. Il s'agit d'offrir des libations et d'observer les rites !

Le gardien répondit :

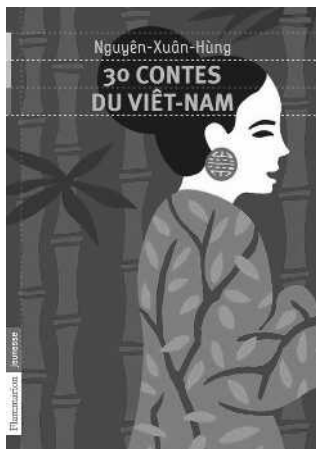
— Attends-moi ici un moment, le temps que j'informe ma maîtresse de ta venue.

La laissant devant la porte, le gardien s'empressa de se rendre auprès de la reine.

— Il y a une fille toute seule à l'entrée, dit-il. C'est ta sœur, Inanna. Elle tambourine à la porte

30 CONTES DU VIÊT-NAM

Nguyễn-Xuân-Hùng



Extrait de la publication

Pourquoi le tigre a-t-il des rayures ?
Quelle est l'origine des singes aux fesses rouges ?
D'où viennent les moustiques ? Les contes de ce recueil nous transportent des rizières embrumées aux temples cachés dans la jungle, pour nous plonger au cœur d'un mystérieux Viêt-nam. Un merveilleux voyage dans les profondeurs de l'Asie !

« Le buffle, qui assistait à la scène, fut pris d'un fou rire. Il riait en secouant si fortement sa lourde tête qu'il cogna sa mâchoire par terre à s'en casser les dents. »

Flammarion jeunesse

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Dépôt légal : mars 2012
N° d'édition : L.O1EJEN000881.N001
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse